

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 MAI 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION
CO., LIMITED.
Entered at the Post Office at New Orleans, La.,
as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 MAI 1895.

PREMIER ANNONCEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE
Un an.....\$12 00
Six mois..... 6 00
Trois mois..... 3 00
Un mois..... 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec
les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE
Un an..... \$3 00
Six mois..... 1 50
Quatre mois..... 1 00
Trois mois..... 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

-DUNE-

TOMBE.

-PAR-

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIEME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

—Je ne crois pas, fit Paul; il l'aurait donné ce joli coffret ouvert, comme les autres cadeaux qu'il t'a faits.

Georgette s'aperçut alors que sous le coffret il y avait une lettre. Sur l'enveloppe, elle lut :
—A Madame Paul Lebrun.

—C'est bien singulier, dit-elle. —Lis, ma chère Georgette, lis, et nous aurons sans doute le mot de l'énigme.

Georgette sortit la lettre de l'enveloppe. Elle contenait ces mots :
—Ma chère enfant, votre mère a remplacé pour ma fille, ma chère Thérèse, la mère qu'elle avait perdue; je ne puis adresser à Marguerite Lormont l'expression de profonde reconnaissance dont mon cœur est pénétré. Mais à vous, que ma fille appelle sa sœur et qui l'êtes par le cœur, je me permets d'offrir un témoignage de mon affection toute paternelle.

—M. MARQUIS DE MIMOSA.

Georgette, violemment émue, ouvrit le coffret d'une main tremblante. Elle en retira quatre écus qui elle posa sur la table, et ouvrit.

—Oh! que c'est beau, que c'est beau! s'écria-t-elle.

—Ils avaient sous les yeux une magnifique parure de diamant; un bracelet, une bague, une broche, des boutons d'oreilles, le tout pouvant être estimé vingt-cinq mille francs.

Georgette avait remis le coffret sur la cheminée. Paul s'aperçut qu'il y avait au fond un papier. Il le prit, l'ouvrit et lut.

—Oh! fit-il, arrachant Georgette à son admiration.

Vivement, elle se rapprocha de son mari.

—Ca, lui dit Paul, est un bon d'un million à toucher à la Banque de France.

—Un million! répéta Georgette stupéfaite.

—C'est la dot que te donne M. le marquis de Mimosa, et nous n'avons pas le droit de la refuser. Oh! Georgette, ma chère Georgette, je ne te demandais que ton cœur et tu m'apportes l'opulence.

—Paul, mon Paul aimé, répondit Georgette en jetant ses bras au cou du jeune homme, je t'ai donné tout mon cœur et il sera toujours à toi!

XXVIII

CONCLUSION.

On était réuni dans le grand salon de l'hôtel Villarcéau; mais on attendait encore le sculpteur sur bois, Paul et sa jeune femme, qui tardaient à arriver.

Tous les cœurs étaient à l'union, la joie rayonnait sur tous les visages.

En ces heures de commune allégresse, toutes les tristesses du passé étaient oubliées. L'avenir apparaissait resplendissant, plein de promesses de bonheur.

Ainsi entre Lucien et la jeune Mme Deltail, Rosina Balti leur parait de la défunte marquise de Mimosa, tant regrettée et si longtemps pleurée; elle leur racontait la naissance de Thérèse, les grandes réjouissances qui avaient eu lieu à Valpenas à cette occasion;

puis pourquoi M. le marquis s'était vu forcé de se séparer de sa fille.

Ah! elle avait beaucoup pleuré, quand sa chère petite Thérèse avait été arrachée de ses bras. D'une des fenêtres du château, elle avait suivi des yeux son oncle, Pedro Lammès, qui emportait l'enfant; elle lui avait vu franchir les premiers escarpements de la montagne, se dirigeant vers la France. Et quand il eut disparu, elle était tombée à genoux et avait longuement prié, demandant à Dieu de veiller sur la fille de son maître.

Depuis, elle avait versé bien des larmes; mais elle avait toujours conservé l'espoir qu'elle verrait un jour sa chère Thérèse.

Celle-ci embrassait la bonne nourrice, pendant que Lucien lui rendait jalouse.

—Prenez garde, vous allez me rendre jalouse.

—Ce serait sans raison et vous auriez tort, répondit Thérèse; car vous savez bien toute l'affection que j'ai pour vous et que vous ne perdrez jamais aucun des droits que vous avez à ma reconnaissance. Je connais ma nourrice depuis peu de temps, et il faut bien que je lui prouve que je l'aime de tout mon cœur. Toutes deux vous êtes de notre famille, n'est-ce pas, Lucien?

—Oui, certes, et comme Rosina, Mme Martinet ne nous quittera jamais.

Dans un autre coin du salon Mme Villarcéau causait avec Mme de Vaclair et le comte d'Alcala. Le marquis de Mimosa, le comte de Corello, le général, le docteur Deltail et Valentine formaient un autre groupe.

Le comte de Corello, est-il besoin de le dire? était venu à Paris pour assister au mariage de la fille de son ami.

Il n'avait pas été un des derniers à féliciter le marquis de n'avoir pas été frappé mortellement par le poignard dont Antonio de Villina avait armé la main de Forestier, et à lui dire combien il était heureux qu'il eût retrouvé sa chère Thérèse.

Il parlait de l'Espagne, des espérances d'avenir que faisait naître dans tous les cœurs espagnols le gouvernement de Marie-Christine.

On l'écoutait avec beaucoup d'intérêt.

—Mon cher ami, dit-il au marquis, avant de quitter Madrid, j'ai vu la Reine-Régente; elle m'a chargé de te dire qu'elle s'associe de tout son cœur à tes joies et au bonheur de ta fille. Elle compte bien que, lorsque tu viendras à Madrid avec tes enfants, M. Lucien Deltail et sa jeune femme lui seront présentés.

La Reine a écouté avec un très vif intérêt le récit que je lui ai fait, sur sa demande, de la découverte du squelette de Pedro Lammès et du portefeuille contenant le précieux papier, remis au curé de la paroisse par le marquis et le duc de Salvagnac, ainsi que la lettre que tu m'as fait parvenir et que je lui ai montrée.

Déjà, mon cher marquis, ton grand est en grande estime auprès de Sa Majesté.

Quant à ce qu'elle pense du marquis de Mimosa, elle te l'a dit à toi-même. Elle n'oublie pas les paroles que tu as prononcées, la main sur la tête de son fils. Elles lui ont évidemment causé une émotion profonde.

La Reine attribue, au départ à ton influence, l'œuvre de pacification qui s'accomplit en Navarre et en Biscaye, ces provinces autrefois si promptes à lever l'étendard de la guerre civile.

Elle s'en montre extrêmement reconnaissante, et elle espère encore qu'à ton retour en Espagne tu voudras bien accepter une charge à la cour.

—J'aurai l'honneur de remercier la Reine de l'intérêt qu'elle veut bien témoigner à mes enfants et à moi, dit le marquis, et si elle m'a exprimé le désir, je lui présenterai mon grand et ma fille.

Après un silence, il continua: —J'ai reçu d'Espagne de nombreuses lettres de félicitations, d'abord pour avoir échappé à la mort, comme par miracle, et ensuite à l'occasion du mariage de ma fille. Une de ces lettres m'a profondément touché; elle m'a été adressée par le bon vieux curé de Valpenas. Je l'ai reçue il y a quelques jours.

Il la sortit de sa poche et lut: —Monsieur le marquis, après de longues et cruelles épreuves, que vous avez vaillamment supportées, Dieu qui veut la confusion des méchants et la triomphe des bons, donne en votre faveur une manifestation de sa justice. Il conserve vos précieux jours, menacés par le poignard d'un misérable, et vous délivre pour toujours de don Antonio de Villina, votre terrible ennemi.

—Lors de notre dernière entrevue,

vous, quand vous me parliez de votre chère fille, vous devez vous rappeler, monsieur le marquis, que je vous répétai: espérez!

—J'ai été bien heureux en apprenant que mes prières avaient été exaucées.

—Je n'ai pas cru devoir parler à mes paroissiens du monstrueux attentat; mais quand je leur annonçai au prône que vous aviez retrouvé Mlle Thérèse-Inès de Mimosa et que son mariage était prochain, il y eut une explosion de joie que la sainteté du lieu put à peine contenir.

—Depuis, c'est le sujet de toutes les conversations dans nos montagnes et nos vallées. C'est avec des larmes dans les yeux que nos bons paysans parlent de M. le marquis et de Mlle de Mimosa.

—Tout le monde ici désire vivement la voir, ainsi que le mari que son cœur a choisi.

—J'ai annoncé le jour du mariage; on se dispose à le bien célébrer; ce sera à Valpenas dans les environs un jour de grande fête.

—On ignore pas les ordres que vous avez donnés à votre vieux serviteur Rodriguez; on sait qu'une somme de vingt mille francs sera distribuée aux pauvres de nos villages; que les habitants de Valpenas, qui seront conviés au château, ont plusieurs pièces de vin seront défalcquées.

—Mes confrères et moi, nous dirons la messe pour appeler sur les jeunes époux toutes les bénédictions du Ciel; et pendant que les cloches de Passy sonneront joyeusement, celles de nos paroisses ne resteront pas muettes. Enfin, le soir, de nombreux feux de joie illumineront nos montagnes.

—Ah! mon père, s'écria Thérèse, que je serai heureuse de reprendre auprès de ces braves gens la mission de bienfaisance de ma mère.

—Oui, ma fille, répondit le marquis, tu seras, comme ta mère l'a été, l'ange de la charité.

A ce moment, on annonça M. Auguste Lebrun, M. et Mme Paul Lebrun.

Tout le monde se leva pour les recevoir.

Thérèse et Georgette se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Mme Villarcéau, Mme Deltail et Mme Martinet embrassèrent aussi la fille de Marguerite. Puis celle-ci, très émue et rougissante, s'avança vers M. de Mimosa.

—Monsieur le marquis, dit-elle, la nuit dernière, quand nous sommes entrés dans notre chambre, Paul et moi, nous y avons trouvé un coffret avec une lettre de vous. Le coffret contenait...

—Votre cadeau de nocces, s'empressa d'ajouter le marquis; c'est ma fille et moi que vous l'offrons. Ne nous remerciez pas, mes enfants; nous devons bien plus à Marguerite Lormont que ce que nous donnons à sa fille!

Il mit un baiser sur le front de Georgette, en même temps qu'il tendait sa main à Paul.

—Madame est servie, annonça la domestique.

On passa dans la salle à manger.

Après le déjeuner, pendant que les papas, revenus au salon, causaient avec intimité, les nouveaux mariés descendirent au jardin. Il était encore en hiver; mais déjà, on avait la douce température du printemps. La séve circulait dans les branches des arbustes et l'on voyait les bourgeons verts prêts à s'ouvrir.

Deux par deux, ils murmuraient de tendres paroles d'amour, qui sont l'éternelle chanson de la jeunesse. Comme autrefois, Roméo et Juliette, ils égrenaient leurs rêves d'espérances, mais l'avenir, qui par malheur se trouvait à portée de la main, elle le plongea dans la poitrine de Rebolu jus qu'à un manche tomba comme une masse, sans pousser un cri. Il était mort.

Clarisse, dégrisée à la vue du cadavre, voulut prendre la fuite, mais on ne tarda pas à s'emparer d'elle et à la livrer à la gendarmerie.

Elle passa en Cour d'assises et fut condamnée à vingt ans de travaux forcés.

En apprenant la fin tragique de son père adoptif, Georgette pleura. Elle se souvenait seulement qu'à La Palud Célestin Rebolu avait été bon pour elle.

Georgette n'était pas une ingrate; elle n'avait pas oublié les épreuves de son père, devenu un des grands maîtres de l'école française, et le docteur Deltail cité parmi les membres les plus illustres de l'Académie de médecine.

Non seulement elle et Paul se chargèrent de l'éducation de Henri et de Germaine, mais ils placèrent sur la tête de chacun une somme qui, avec l'accumulation d'intérêts, devait plus tard leur assurer l'aisance.

Le marquis de Mimosa avait voulu pouvoir se montrer reconnaissant et récompenser tous ceux qui avaient témoigné de la sympathie à sa fille.

FIN.

FEUILLETON.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN.

PAR PIERRE SALES.

PREMIERE PARTIE.

SOIREE DE FAMILLE.

—Je gage que quelque nouvelle déshonour vient de frapper Mlle Jacqueline! s'écria plaisamment le vicomte de Fonteroche en pénétrant dans le petit salon où la marquise d'Auseraie et la comtesse Valadier causaient très gravement de leurs toilettes, tandis que Mlle Jacqueline d'Auseraie, se tenant à l'écart, brodait, toute silencieuse, un bon pain, ses beaux yeux bruns entourés d'un cercle de plomb, ce qui était chez elle l'indice d'une grande émotion.

La jeune fille se redressa nerveusement; et d'une voix où vibrait la généreuse naïveté de son âme: —Oui, monsieur de Fonteroche, oui, une forte déshonour, je vous l'avoue. Ce n'est pas ma faute si l'on a mis en moi des sentiments d'un autre temps, comme vous dites; et je ne puis accepter, sans douleur, cette nouvelle aventure: ce jeune prince, descendant de tant de rois, ce prince en qui j'ai placé toute ma confiance, m'a été enlevé par un crime que je ne puis pas m'empêcher de qualifier d'infamie. Trop généreux pour accabler un ennemi tombé si bas, mais ne pouvant non plus s'intéresser à un misérable auquel il avait dû tous ses malheurs, il avait répondu au juge: —Je n'ai rien à vous dire; si vous voulez avoir des renseignements sur le passé du prévenu, demandez-les en Espagne.

Don Antonio fut très habilement défendu par son avocat, qui lui sauva la tête.

Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le comte Valadier souriait très ironiquement; la marquise d'Auseraie haussa les épaules et dit avec un mélange de bienveillance et de dédain: —Cette pauvre Jacqueline ne peut pas comprendre que le XIXe siècle n'est pas le Moyen-Age. Elle vit dans un rêve perpétuel d'honneur, de bravoure, de dévouement, de loyauté, d'aventures plus chevaleresques que celles de notre jeune prince... qui, en somme, fait comme tous les jeunes gens.

—Ce n'est pas à lui, mère, interrompit respectueusement mais fermement la jeune fille, de passer par le même chemin que les autres; il devrait marcher le premier dans le chemin de l'honneur.

—Sur un cheval ailé, n'est-ce pas? fit Fonteroche, aimablement sarcastique.

Jacqueline, toute frissonnante, allait répondre avec indignation; car elle avait le cœur gonflé par ces perpétuelles railleries qui accablaient régulièrement ses envolées de fière jeune fille vers l'idéal.

Un regard mécontent de la marquise lui cloua les lèvres. Mme d'Auseraie trouvait que sa fille commençait à abuser de la permission qu'on lui avait donnée de toujours dire librement sa pensée. Et Jacqueline reprit sa broderie, qu'elle moucha bientôt de furtives larmes.

—Oh! que de déshonours étaient déjà tombés dans cette jeune âme depuis un an où elle s'était frolée au monde, où par les bavardages, les petites méchancetés, les scandales étalés dans les journaux, elle avait compris combien cette société était différente de ce qu'elle s'imaginait dans ses rêves du Sacré-Cœur! Aussi, quel effondrement quand elle avait touché à la réalité, que peu à peu les voiles s'étaient dissipés pour elle! A tel point que, lorsque son père lui parlait de projets de mariage, elle répondait, avec une instinctive horreur: —Oh! non, père! pas encore!

Car, dans tous les jeunes gens rencontrés jusqu'à ce jour, aucun n'avait fait palpiter son âme. Tous, malgré leurs hautes manières et leur élégance, lui semblaient des êtres si inutiles, presque malhonnêtes! Tel ce vicomte de Fonteroche, qui n'avait pu être pas approuver un pauvre garçon en sa vie et se moquait de tout ce qui est respectable! Et elle se demandait souvent pourquoi son père et sa mère le recevaient presque en parent, et elle se disait alors que des êtres éminents bons comme le marquis et la marquise d'Auseraie ne savent pas limiter leur indulgence.

Oh! c'était sa grande consolation que cette continuelle bienveillance de ses parents pour les autres, pour les faiblesses du siècle, pour les compromissions où tombent si facilement les grandes familles, et dont ils étaient indem-

nes, eux, vivant avec une dignité absolue, donnant l'exemple de l'union, fidèles à leur nom, à leurs traditions, nobles descendants de cette race qui a fourni des guerriers, des hommes d'Etat à la France et dont le sang a si souvent coulé pour la royauté.

Justement, la voix de son père retentissait dans le grand salon. Il expliquait au comte Valadier, avec ce charme, cette tranquillité, cette sérénité qui étaient sa manière habituelle, pourquoi il avait voté aujourd'hui en faveur du Ministère, quoique ce Ministère ne représentât en rien—oh! non!—ses aspirations pas plus que ses opinions...

—Mais, quand il s'agit d'un acte de préservation sociale, mon ami, tous les honnêtes gens de France doivent se réunir, à quelque parti qu'ils appartiennent!

Jacqueline n'était pas tout à fait de cet avis. Avec l'intransigeance de la jeunesse, elle n'était pas éloignée de croire que sa chère France est aux mains de méchants individus qui ne méritent aucun égard, aucune confiance; mais son père avait voté selon sa conscience: elle s'inclinait, prête à l'admirer en cela comme en toute chose.

Quand la marquise se montra à la porte du petit salon, la marquise, moins intransigente que sa fille, dit en riant: —Moi, je vous aurais très bien pardonné votre vote, si vous ne nous aviez pas fait dîner trois quarts d'heure en retard.

—C'est la faute de la Chambre, ma chère amie. Je suis d'ailleurs sûri de vous avoir fait attendre, car me voilà fort de partir par le train d' onze heures.

Une flamme, vite éteinte, passa dans les yeux de la marquise, tandis que Fonteroche, de son ton gouailleur, déclarait: —Ah! oui, un train assommant! Arrêt à toutes les gares. Il faut donc absolument que vous soyez à Valenciennes demain matin, d'Auseraie!

—Nous avons une séance du Conseil d'administration à Montzain, à neuf heures. Valadier ne peut pas s'y rendre; et, comme la présence d'un de nous deux est indispensable...

—Je vous plains de toute mon âme! conclut le vicomte de Fonteroche. Voyager la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Qu'on se dise que ce vicomte de Fonteroche, voyageur à la nuit, par ce temps plus combien de degrés de froid, dans ces petits trains omnibus!

Jacqueline eut un léger sourire de dédain. Ce vicomte, âgé de trente-cinq ans, grand et solide, qui avait peur d'une nuit passée en chemin de fer!

—Savez-vous, d'Auseraie, que vous en remonterez à Félix ou à Redfern?

Fonteroche, ayant consolidé son monnaie, dévisagea le comte Valadier de travers.

—Vous auriez tort de vous moquer, mon cher monsieur Valadier! La toilette de la femme est une des formes de l'art, c'est-à-dire de l'aristocratie, à laquelle vous appartenez aussi bien que nous, depuis que le Pape, reconnaissant les éminents services que vous avez rendus et rendez tous les jours à la bonne cause, vous a fait comte. M. de Metternich, entre deux sautes diplomatiques ne dédaignait pas d'organiser des ballets, d'en dessiner même les costumes.

Les traits d'Hippolyte Valadier, millionnaire et industriel associé en quelque sorte du marquis d'Auseraie, car ils étaient mêlés à toutes les mêmes affaires, se contractèrent péniblement, et sa mâchoire s'avança avec quelque chose de bestial. Rien ne pouvait lui être plus désagréable que cette allusion à un anoblissement récent, que, malgré beaucoup de démarches et beaucoup d'argent, il n'avait pas réussi à faire inscrire en France sur les registres de l'état-civil.

Lui et le marquis représentaient admirablement les deux aristocrates qui se confondent de plus en plus aujourd'hui—celle de la naissance, celle de l'argent.

Il était grand, comme son ami le marquis, mais plus gros, plus fort, les épaules légèrement voûtées. Son visage, plutôt laid, ne manquait pas de caractère; il avait les traits épais, irréguliers, mais énergiques et éclairés par des yeux noirs, profonds, de toute beauté. Il devait se rattacher à un de ces Espagnols qui occupèrent les Flandres au XVIIe siècle. Il en avait les cheveux noirs, bouclés, avec de très rares fils d'argent, et toute la passion froide, contenue autant que tenace tant que ses desirs n'étaient pas assouvis.

Le petit Fonteroche lui était extrêmement antipathique, pour une foule de raisons, dont la moindre n'était pas son intimité avec la famille d'Auseraie; et il faillit lui répondre par un de ces coups de boutoir que redoutaient tous ses adversaires.

Mais le moment n'était pas venu où il pourrait en prendre à son aise avec ces jolis coups qui avaient l'audace de ne pas oublier la modestie de cette origine dont il avait la faiblesse de rougir; et puis, il avait besoin de Fonteroche, s'il voulait être reçu du club des "Marmonets" où le vicomte était tout puissant. Et il se contenta de répliquer, en simulat la bouhémie: —Vous ne l'avez cédé en rien à M. de Metternich, M. de Fonteroche, car personne n'organise mieux que vous les représentations du Cercle.

La marquise se pencha à l'oreille du vicomte: —Je vous en prie, épargnez le pauvre homme; il vient d'être mille francs d'un coup de bonnet; le Fonteroche s'approche aimablement du comte Valadier, et lui donnant une amicale tape sur l'épaule: —C'est tout ce que je vous prie de faire; il ne faut jamais laisser de traces de ces choses-là... Sapristi, je me désole...

—Si, si. Les chevaux ne recourent plus complètement. Ce diable de crâne apparaît...

—Ca ne vous enlève pas votre jeunesse!

—Heureusement.

Maintenant, le marquis, vêtu d'un complet gris, égayé par un bout de cravate grenat surmontée d'une épingle d'or mat, ne paraissait guère avoir plus de trente-cinq ans.

—Vous êtes étonnant! déclara Valadier.

D'Auseraie prenait son vapori-sateur et se parfumait de tous côtés.

—Pour ne pas être empêché en chemin de fer, hein! interrogea le comte.

Cette fois, le marquis éclata de rire, de bon cœur. Et ayant encore bombé ses favoris blonds et remplacé son nez de cravate qui n'était pas exactement au milieu, il allait sortir, lorsque Valadier, un peu tremblant, le prit par le bras.

—D'Auseraie, je n'ai pas besoin de vous demander si elle est jolie; mais... brune, ou blonde?

—Curieux!

—Habituellement, vous n'avez pas de mystère pour moi.

—Elle m'a tant recommandé le secret!

—Mais pour moi, d'Auseraie!... Nous ne faisons qu'un, en somme.

—Pas sur ce point, je pense! riposta le marquis en riant.

—D'ailleurs, ces filles-là ne recommandent le secret que pour qu'on le trahisse!

—Peut-être bien! fit d'Auseraie, qui résistait mal au désir de triompher, une fois de plus, devant ce témoin de sa vie qui avait connu tous ses triomphes.

et durant quelques minutes, elles s'absorbèrent dans l'examen de ce joli travail sur lequel elles se penchaient toutes les deux.

La marquise en avait profité pour passer aussitôt dans le grand salon où Fonteroche était resté.

—Prenez garde! dit le vicomte à voix basse, tout en s'éloignant de la porte du petit salon.